CAHIERS
FRANÇOIS VIETE

Série II – N°3

2010

Patrimoine scientifique : le temps des doutes ?

JEROME LAMY - *Tension histoire/mémoire dans la valorisation du patrimoine scientifique et technique : une perspective critique*
FREDERIC SOULU - *L'instrument technique à la rencontre du public*
SEBASTIEN SOUBIRAN - *Acteurs et enjeux de la préservation du patrimoine scientifique : le cas de l'Université Louis Pasteur de Strasbourg*
OLIVIER SAUZEREAU - *L'observatoire de Nantes, un objet patrimonial en construction*
ARNAUD SAINT-MARTIN - *L'astronomie à la niche. Sur la patrimonialisation de l'observatoire de Paris, 1900-1930*

Centre François Viète
Épistémologie, histoire des sciences et des techniques
Université de Nantes

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie centrale de l'université de Nantes, mai 2011
Mise en ligne en juillet 2017 sur www.cfv.univ-nantes.fr

SOMMAIRE

- JEROME LAMY 7
  Tension histoire/mémoire dans la valorisation du patrimoine scientifique et technique : une perspective critique

- FREDERIC SOULU 37
  L'instrument technique à la rencontre du public

- SEBASTIEN SOUBIRAN 59
  Acteurs et enjeux de la préservation du patrimoine scientifique : le cas de l'Université Louis Pasteur de Strasbourg

- OLIVIER SAUZEREAU 73
  L'observatoire de Nantes, un objet patrimonial en construction

- ARNAUD SAINT-MARTIN 87
  L'astronomie à la niche. Sur la patrimonialisation de l'observatoire de Paris, 1900-1930

Cahiers François Viète, série II, 3, 2010, 73-85

L'OBSERVATOIRE DE LA MARINE DE NANTES
UN OBJET PATRIMONIAL EN CONSTRUCTION

Olivier SAUZEREAU

Résumé
L'ancien observatoire de la marine de Nantes a l'originalité rare de n'être construit comme objet historique que récemment. Un important travail d'archives a en effet permis de mettre en histoire ce lieu totalement oublié jusqu'en 2000. Fortement menacé de destruction il y a dix ans, l'ancien observatoire de la marine de Nantes vit aujourd'hui une période d'une grande importance où la question de son devenir en tant qu'objet patrimonial est désormais posée.

Le 19 novembre 2008, pour la première fois, l'ancien observatoire de la marine de Nantes est ouvert au public durant trois jours. Cette manifestation, organisée dans le cadre de la Fête de la science par l'association *Méridienne*[1] et l'école Épitech, propriétaire des lieux, remporte un succès considérable auprès de la population et des organes médiatiques régionaux. « L'observatoire de la marine se dévoile au public »[2] ; « Les portes de l'observatoire de la marine s'ouvrent au public »[3], titrent certains journaux. Pour la première fois, les Nantais peuvent accéder à ce bâtiment « insolite » situé au cœur même de la ville.

[1] L'association Méridienne est née le 31 août 2005 à l'initiative d'Olivier Sauzereau qui souhaitait créer une dynamique autour de son expérience de classes « patrimoine astronomique », menées dans le cadre de l'association Éveil et patrimoine, ainsi que de son étude des observatoires de Nantes. Elle a élu domicile dans un lieu prestigieux connu des Nantais sous le nom d'Hydro : l'École Nationale de la Marine Marchande. Elle a fixé pour but d'étudier, de préserver et de faire connaître le patrimoine scientifique de Nantes et de l'estuaire.

[2] *Ouest-France*, 15 novembre 2008.

[3] *Presse-Océan*, novembre 2008.

Les raisons de cet engouement sont multiples. Pour certains, gravir les 127 marches de la tour et accéder à la terrasse de l'observatoire n'a pour seul objectif que de découvrir la vue magnifique sur la ville et la Loire. Pour d'autres, il s'agit d'un véritable intérêt patrimonial. Une chose est certaine, l'ensemble du public est reparti enthousiaste après avoir découvert, grâce aux visites commentées par les membres de l'association Méridienne, l'histoire de ce bâtiment et celui d'un important chapitre de l'histoire maritime. Cette manifestation a été reconduite lors des Journées du patrimoine et de la Fête de la science en 2009 et en 2010. Régulièrement, à chaque fin de visite, la question du devenir de ce bâtiment a été posée par les visiteurs, et des phrases du type : « c'est un patrimoine, il faut le protéger ! » ont été continuellement prononcées.

L'ancien observatoire de la marine de Nantes a un statut très particulier dans mon esprit, je dirais même dans mon ressenti affectif. C'est la vision inopinée de cette tour, un soir du milieu des années 1990, qui est à l'origine de mon travail de recherche historique sur les observatoires de la marine en France. Cette tour, totalement inconnue pour les historiens, surnommée par les riverains « la tour au pigeons » ou le « sémaphore », était alors dans un état de décrépitude importante. Une longue recherche dans les archives m'a permis de découvrir à Nantes un riche passé astronomique lié à son activité astronomique, avec l'existence de quatre observatoires successifs, de 1672 à 1887, et tout particulièrement son ancien « observatoire astronomique de la marine ». Cette tour est de plus un point de départ essentiel dans ma démarche d'historicisation de l'ensemble des observatoires maritimes français[4], et elle devient, à ce titre, un symbole considérable à mes yeux. Ce bâtiment est-il cependant un patrimoine ? La réponse à cette question n'allait pas de soi. L'observatoire, dépouillé de tous ses instruments, n'est en effet plus qu'une coquille vide. Revêt-il un intérêt suffisamment important au point de nécessiter un travail de restauration et de mise en valeur ? Les « portes ouvertes exceptionnelles de l'observatoire » organisées à partir de 2008 ont justement été un déclic essentiel en permettant d'assister à une véritable appropriation de la tour de

[4] Ce travail de recherche sur « une histoire des observatoires de la marine en France au XVIIIe et au XIXe siècle » est réalisé dans le cadre d'une thèse de doctorat en histoire des sciences et des techniques au Centre François Viète de l'université de Nantes.

l'observatoire par les Nantais. J'ai ressenti lors de ces portes ouvertes combien un patrimoine doit être partagé ![5]

Fortement menacé de destruction il y a dix ans, l'ancien observatoire de la marine de Nantes vit aujourd'hui une période d'une grande importance où la question de son devenir en tant qu'objet patrimonial est désormais posée. Pour comprendre l'enjeu de la sauvegarde de ce bâtiment, sa valeur intrinsèque ainsi que le symbole qu'il représente, il est nécessaire de comprendre son histoire et le contexte dans lequel il a été créé et utilisé.

1. L'importance des archives pour « inventer » un lieu patrimonial

Cet observatoire a l'originalité rare de n'être « construit » comme objet historique que récemment. La recherche menée permet de le resituer dans le contexte des observatoires astronomiques créés pour le contrôle de montres de marine. Un important travail d'archives a également permis de suivre et de comprendre le fonctionnement presque au jour le jour d'un tel observatoire, et donc de donner du sens à ce lieu.

L'observatoire de la Marine de Nantes est mis en service en 1828 avec pour objectifs d'offrir un cadre privilégié à la formation des élèves de l'École d'hydrographie, dont dépend l'observatoire, mais aussi d'offrir un service chronométrique permettant le contrôle des montres de marine. L'observatoire nantais est installé dans le contexte d'une généralisation des observatoires chronométriques dans les principaux ports de France commencée au cours des années 1810. Ce réseau d'observatoires est alors un élément essentiel au développement des montres de marine permettant de déterminer une longitude en mer.

Depuis le dernier tiers du XVIIIe siècle, l'un des principaux problèmes liés au développement de ces nouvelles techniques est la nécessité de contrôler les montres de marine avant leur embarquement[6],

---

[5] Ma réflexion sur la question du patrimoine a été nourrie par la lecture de plusieurs ouvrages, tels : François Hartog (2003), *Régime d'historicité Présentisme et expériences du temps* (Paris : Le Seuil), Françoise Bercé (2000), *Des Monuments historiques au Patrimoine du XVIIIe siècle à nos jours* (Paris : Flammarion), École nationale du Patrimoine (2001), Tri, sélection, conservation, quel patrimoine pour l'avenir ? (Paris : Éditions du Patrimoine).

[6] Voir : Guy Boistel (2001), *L'astronomie nautique au XVIIIe siècle en France, tables de la Lune et longitudes en mer*, Thèse de doctorat en histoire des sciences et des techniques, Université de Nantes.

contrôle qui ne peut être réalisé qu'au moyen d'observations astronomiques. Avant de participer à un voyage maritime, le chronomètre doit être soumis à deux contrôles, ceux de sa *marche* et de son *état*. Le contrôle de la marche consiste à comparer les éventuels avances ou retards de la montre au mouvement régulier de la rotation terrestre en observant le passage quotidien d'une même étoile dans une lunette. L'instrument idéal pour un tel contrôle est la lunette murale, appelée également lunette de passage. La marche du chronomètre étant observée, il suffirait ensuite de le mettre à l'heure d'un méridien de référence tel celui de Paris. En réalité, on détermine son *état*, soit la différence constatée entre l'heure affichée sur le chronomètre avec celle d'un méridien de référence. La nécessité du contrôle d'un chronomètre de marine par des observations astronomiques d'une grande précision est à l'origine de la mise en place d'observatoires de la marine dans les principaux ports de France.

Le comte de Rosily est le personnage clef dans la mise en place d'un « service des observatoires chronométriques » en France. Né à Brest en 1748, il devient lieutenant de vaisseau en 1778 et participe à la campagne de 1781 sous les ordres du bailli de Suffren. De 1795 à 1827, il occupe le poste capital de directeur du Dépôt général de la Marine. C'est à ce titre qu'il va s'intéresser aux observatoires de la Marine. La gestion des chronomètres est en effet réalisée par le Dépôt de la Marine. Le Comte de Rosily, en tant que directeur de ce service, est donc directement concerné par la mise en place d'un service chronométrique de qualité.

Jusqu'au tout début des années 1810, les quelques contrôles réalisés dans les ports sont l'œuvre d'officiers de la Marine. Seuls les ports de Brest et de Marseille peuvent se vanter de posséder un observatoire de la Marine offrant un service chronométrique. Celui de Brest est cependant trop petit, mal situé et médiocrement équipé en instruments scientifiques. Les méthodes d'observation et de travail sont différentes d'une personne à une autre et la qualité des résultats est très irrégulière[7]. Bien souvent, l'officier chargé des montres réalise ce contrôle à bord même des navires, complété parfois par quelques observations faites à terre. Certains officiers se contentent même de ne faire qu'une comparaison de la marche des différents chronomètres dont ils ont la charge avec un autre chronomètre jugé plus fiable ! Il faut attendre juin 1812 pour qu'une lettre du comte de

[7] Une analyse sur les différentes méthodes de contrôle des montres est donnée dans mon mémoire de Master 2 : Olivier Sauzereau (2008), *Mise en place d'un réseau des observatoires de la Marine dans les années 1810*, (Mémoire de Master 2 recherche, Université de Nantes, Centre François Viète).

Rosily, rédigée sur l'ordre du ministre de la Marine, soit adressée aux différents responsables des ports militaires et des escadres, exigeant que les différents officiers ayant la charge des chronomètres transmettent, à la fin de chaque mois, le tableau de leur marche au ministre de la Marine. L'étude de ces tableaux, conservés en grand nombre aux Archives nationales, démontre une absence totale d'uniformisation des méthodes. Plusieurs officiers se plaignent du manque de moyens en instruments ou des difficultés d'observations du fait d'un site mal approprié. Le bilan, en 1813, n'est pas fameux et témoigne d'une évidente absence de règlement, d'un manque d'uniformisation des contrôles, d'une négligence dans l'entretien des chronomètres et d'une mauvaise formation des officiers ayant la charge de ces instruments. À partir de 1815, le comte de Rosily pousse les préfets maritimes à créer des observatoires dans les ports de Toulon et Rochefort, et de transférer celui de Brest dans un local mieux adapté. Le choix a été fait de créer des établissements de petites dimensions, adaptés aux observations quotidiennes de passages d'étoiles. D'autres projets avaient auparavant été imaginés au cours des années 1790. Ils avaient tous la caractéristique d'être radicalement différents de ceux des années 1810. Ambitieux, ils devaient parfois abriter d'autres institutions tel, pour celui de Brest, un Institut de la marine, une bibliothèque, un atelier de réparation de montres, le logement du directeur, etc. Le souci de l'architecture n'était pas non plus oublié. Ces choix coûteux et le contexte politique et économique de la période révolutionnaire ont certainement joué un rôle décisif dans l'abandon de ces projets.

A la fin des années 1810, le « service des observatoires » fonctionne dans les ports militaires de Toulon, Rochefort et Brest[8], complété plus tard par ceux de Lorient et Cherbourg. Ces observatoires jouent un rôle essentiel dans la diffusion des montres de marine en France en offrant un service chronométrique de qualité mais également en étant un lieu de formation des officiers à la pratique des instruments de navigation astronomique. A l'opposé, les ports de la marine marchande semblent bien réticents à de telles installations. Il est vrai que jusque dans les années 1840, la prudence des armateurs et capitaines à s'engager dans l'investissement de chronomètres et d'instruments à réflexions, jugés trop coûteux, est régulièrement dénoncée par les autorités scientifiques tel le Bureau des longitudes qui affirme :

[8] Olivier Sauzereau (2008), *Mise en place d'un réseau des observatoires de la Marine dans les années 1810* (Mémoire de Master 2 recherche, Université de Nantes, Centre François Viète).

> « que si les armateurs pouvaient être témoins des observations extrêmement simples à l'aide desquelles on obtient l'heure, ils sentiraient probablement combien l'économie du prix d'un chronomètre est souvent mal entendue et à quels dangers ils exposent les intérêts du commerce et la vie de leurs concitoyens quand ils ne confient au pilote que le loch et la boussole. » [9]

Nantes fait donc figure d'exception, ou tout au moins de novatrice, en décidant par elle-même, sans l'intervention de l'État, la création en 1823 d'un observatoire, dont la mission première sera le contrôle des montres marines de ses armateurs.[10] Il n'existe en effet, à l'époque, pas d'autres exemples de création d'observatoires de ce type dans un autre port marchand français. Le 20 janvier 1823, le président de la société académique de Nantes écrit au préfet du département de la Loire inférieure, pour lui proposer l'idée de créer un véritable observatoire astronomique à Nantes, « le besoin de cet établissement se faisant sentir tous les jours ». [11] Sa mission première serait « de pouvoir y vérifier et régler les instruments à réflexion et les chronomètres employés pour la connaissance des longitudes en mer, chronomètres qu'en l'état actuel des choses, nos marins sont obligés d'envoyer à Paris pour les vérifications nécessaires ».[12] Cette lettre montre ainsi que des marins du port marchand de Nantes sont utilisateurs des chronomètres et que le réglage de ceux-ci ne peut se faire jusqu'à présent qu'à Paris. Il faut croire que l'emploi de ces instruments coûteux est suffisamment développé à Nantes pour que l'on songe à y créer un observatoire qui leur soit dédié ! La proposition de la société académique reçoit le soutien financier du conseil général et du conseil municipal qui louent une tour située sur l'un des points les plus hauts de la ville. Ce bâtiment est la tour de la maison Graslin, située près du théâtre et au cœur d'un nouveau quartier créé à la fin du XVIII[e] siècle. Le directeur de cet observatoire est Frédéric Huette, opticien de la marine à Nantes et représentant officiel du prestigieux horloger de la marine, Louis-Abraham

---

[9] Archives Départementales de Loire-Atlantique (ADLA), 145 T 3, Rapport du Bureau des longitudes sur le projet d'établir un observatoire à Nantes, 1824.

[10] Voir l'étude détaillée de cette histoire dans : Olivier Sauzereau (2000), Nantes au temps de ses observatoires (Nantes, Coiffard).

[11] ADLA, 141 T 2, Lettre du Président de la Société Académique de la Loire Inférieure à monsieur le préfet du département de Loire Inférieure, Nantes le 20 janvier 1823.

[12] *Ibidem.*

Breguet. J'ai pu avoir accès aux archives de l'entreprise Breguet, toujours en activité. Les livres de ventes m'ont permis de retrouver la trace de 51 chronomètres Breguet vendus par Frédéric Huette en une quarantaine d'années, ce qui est un chiffre important si on le compare notamment aux inventaires de la Marine militaire française de la même époque[13]. Les archives Breguet sont également la source d'une autre information, celle du « service après-vente ». Régulièrement, les chronomètres doivent être renvoyés chez le constructeur pour des nettoyages, des changements d'huiles, ou des réparations. Les « livres de réparations » de Breguet nous font ainsi découvrir les coulisses de cette histoire. Contrairement à d'autres représentants, Frédéric Huette s'occupe pratiquement toujours du service après-vente des montres qu'il a vendues (ainsi que des montres d'autres constructeurs) en étant l'intermédiaire entre le propriétaire de l'instrument et l'horloger parisien. J'ai ainsi pu reconstituer la vie de certains de ces chronomètres sur près de trente années, soit toute la carrière de Frédéric Huette. L'une de ces 51 montres vendues par l'opticien nantais existe toujours. Je l'ai retrouvée au sein des collections du musée des arts et métiers du CNAM, à Paris. C'est l'une des deux montres les plus intéressantes vendues par Frédéric Huette. Le chronomètre Breguet n°4535, magnifique pièce à deux barillets montée à la cardan dans une boîte en noyer, est envoyé par son constructeur à l'opticien breton le 4 avril 1828, pour 2160 francs, pour être vendu à M. Nogues, capitaine au long cours à Nantes. Jusqu'en 1850, le n°4535 est régulièrement envoyé chez Breguet par Frédéric Huette pour nettoyage ou réparation. Régulièrement, ce chronomètre était entre les mains de ce dernier pour être contrôlé à l'observatoire de Nantes. L'étude de ce chronomètre, grâce aux archives, éclaire l'activité de Frédéric Huette et la vie de l'observatoire de Nantes.

Le décret du 7 août 1825, régissant les écoles d'hydrographie en France, va permettre la construction, en 1827, d'un véritable observatoire dans le port marchand breton. Le nouvel établissement, attaché à l'École d'hydrographie nouvellement construite également, est installé au 18, rue de Flandres, juste au-dessus du quai de la Fosse. Progressivement, les instruments de l'observatoire de la maison Graslin sont transférés dans le nouvel établissement. Ce dernier est particulièrement intéressant car son architecture est spécifique à une utilisation astronomique, notamment par la présence de voûtes de pierres placées, sous les pièces destinées aux observations, afin de casser les vibrations préjudiciables aux mesures

[13] L'équipement s'opère lentement jusque vers 1840. Leur nombre dans la Marine militaire française passe de 34 en 1812, à 51 en 1818 et à 143 en 1832.

astronomiques. Ce bâtiment a été construit par l'un des plus grands architectes nantais : Etienne-Jean-Baptiste Blon. La gestion du nouvel établissement, communément appelé « observatoire de la Marine », est désormais assurée par le professeur d'hydrographie de Nantes, qui a également la charge de l'École d'hydrographie dont les nouveaux bâtiments sont contigus à l'observatoire. Le contrôle des chronomètres s'opère au dernier étage de la tour dans une pièce appelée « Cabinet des montres ». L'établissement nantais n'a d'ailleurs rien à envier au fonctionnement des observatoires militaires des années 1830. Un rapport du directeur de l'observatoire de la Marine de Nantes, détaillant le fonctionnement de l'établissement dont il a la charge, montre qu'en 1836 quarante-deux chronomètres y ont été contrôlés.[14] Ce qui est un chiffre considérable au regard des quelque cent cinquante chronomètres possédés par la Marine militaire au même moment.

Devant un tel bilan, il est étonnant de constater qu'en 1839, lors d'un discours prononcé devant la chambre des députés sur la « nécessité d'un observatoire nautique au Havre », le directeur des observations à l'Observatoire de Paris, François Arago, dressant un bilan désastreux sur les moyens scientifiques de la marine commerciale, termine en affirmant que s'il y a un observatoire à Marseille, « il n'y en a pas à Nantes et à Bordeaux, et des observatoires nautiques seraient utiles dans ces deux villes comme au Havre ».[15] Si cette remarque est pertinente s'agissant de Bordeaux, elle ne l'est pas pour Nantes puisque l'observatoire de la Marine de Nantes est en parfait état de fonctionnement à cette époque. Près d'un siècle plus tard, lorsque Guillaume Bigourdan fait son étude historique sur les différents observatoires de province en France[16], il écrit que celui de Nantes n'a pas dépassé le stade du projet en 1823 ! Ainsi, l'existence même de certains de ces observatoires sera totalement ignorée à Paris.

---

[14] Service Historique de la Marine (Vincennes), Dossier individuel de Lehuen : lettre de M. Portier, Commissaire Général de la Marine de Nantes, au Ministre de la Marine du 7 janvier 1837.

[15] François Arago (1857), Œuvres complètes, T. IX (Paris : Gide, Leipzig, T.O. Weigel). Retranscription d'un discours prononcé par Arago à la chambre des députés, le 15 juillet 1839, sur la « Nécessité d'un observatoire nautique au Havre ». Ce discours met en évidence la médiocrité des moyens offerts aux marins de la marine marchande pour contrôler leurs chronomètres par rapport aux navigations étrangères. Arago défend la nécessité d'offrir un tel service en France en créant notamment un observatoire au Havre.

[16] Guillaume Bigourdan (1930), *Histoire de l'astronomie d'observation et des observatoires en France* (Paris : Gauthier-Villars).

L'observatoire nantais est également le théâtre d'une page de l'histoire de l'astronomie populaire non négligeable en étant le siège de l'une des toutes premières sociétés astronomiques françaises. Créée en 1884, la Société astronomique de Nantes y réalise plusieurs observations dont celles de la supernova de 1885 dans la galaxie d'Andromède.

L'observatoire ferme ses portes en 1887, tandis que l'École d'hydrographie est transférée dans un autre lieu. Par un véritable miracle, les bâtiments n'ont pas été détruits et subsistent toujours au n°18 de la rue de Flandres[17]. Dans l'état actuel de ma recherche, il semble qu'il s'agisse du dernier observatoire de la marine chronométrique en France encore debout[18]. Son histoire à partir de 1887 n'en est pas moins intéressante. En 1893, la première Bourse du travail de Nantes s'installe dans l'ancienne École d'hydrographie pour vivre une période charnière particulièrement riche du mouvement ouvrier et syndical. En 1913, la Bourse du travail déménage et c'est un cinéma qui s'y installe sous le nom d'Omnia Dobrée. Réputé pour la modernité de son système de projection, le cinéma du 18, rue de Flandres est adopté par de nombreux Nantais. Il prend quelque temps plus tard le nom de Royal ciné et devient dans les années 1930 un cinéma militant du film muet. L'aventure cinématographique continue jusque dans les années 1960 et de nombreux « anciens Nantais » se souviennent, aujourd'hui encore, d'être venus assister à des projections parfois présentées par le réalisateur. La tour de l'observatoire, quant à elle, devient un lieu d'habitation loué notamment dans les années 1950 à la famille du projectionniste d'un autre cinéma. Lors des portes ouvertes de l'observatoire durant les Journées du patrimoine en septembre 2009, une personne s'est présentée comme étant la fille de ce projectionniste. Elle n'était pas revenue dans cette tour depuis leur déménagement au milieu des années 1950. Son témoignage, émouvant, a notamment permis d'avoir la confirmation d'une hypothèse émise depuis les débuts de ma recherche en 1999 : l'ancien observatoire de la Marine a servi de poste d'observation à l'armée allemande durant la seconde guerre mondiale. Loin d'être anecdotique, ce témoignage et les différentes states historiques de l'ancien observatoire montrent combien une autre appropriation de ce lieu est

[17] Aujourd'hui, rue de Flandres-Dunkerque.

[18] La terrasse et la base de l'observatoire de la marine de Rochefort existent encore en partie. Mais l'observatoire à proprement parler, d'où étaient réalisées les observations astronomiques, a été détruit.

également possible : mémoire ouvrière et syndicale, mémoire cinématographique, mémoire collective locale.

Acheté par la Caisse d'épargne dans les années 1970, le bâtiment de l'ancienne École d'hydrographie abrite jusqu'en 2000 le comité d'entreprise de la banque. Les bâtiments sont enfin achetés par Ionis Education Group. De gros travaux de restauration et d'aménagement sont alors réalisés dans l'ancienne École d'hydrographie. Certains éléments historiques sont mis en évidence et conservés, telle l'inscription murale « L'union fait la force », redécouverte dans l'ancienne salle de cours, rappelant ainsi le passé de la Bourse du travail. L'ancienne cabine de projection et la décoration de l'un des escaliers témoignent aussi de l'époque cinématographique. Depuis 2006, l'école Épitech, qui fait partie du groupe Ionis, est installée dans ces locaux. Si l'ancienne École d'hydrographie est entièrement aménagée pour l'accueil des élèves d'Épitech, la tour de l'observatoire n'est pas utilisée pour cause d'absence d'escalier de secours. Un important nettoyage intérieur de la tour est cependant réalisé ainsi qu'un certain nombre de travaux de consolidation et d'imperméabilisation de la terrasse. L'observatoire se retrouve dans un état « brut » et de propreté qui n'a plus rien à voir avec la situation de décrépitude et de saleté effroyable dans lequel il se trouvait lors de ma première visite en 1999. Ma rencontre avec monsieur Aymeric Fouchault, directeur d'Épitech, et l'enthousiasme de celui-ci pour l'histoire du bâtiment dont il a la responsabilité, permettent d'envisager les premières portes ouvertes de l'ancien observatoire de la marine de Nantes pour la Fête de la science de novembre 2008.

2. Un lieu patrimonial désormais partagé

La question du devenir de ce bâtiment est désormais posée avec plus d'acuité. Si l'état structurel de la tour est aujourd'hui encore bon, un certain nombre de travaux de restauration seront un jour ou l'autre nécessaire pour limiter une dégradation trop importante pouvant devenir dangereuse pour le voisinage. Grâce à ces journées portes ouvertes, un « objet patrimonial » se construit peu à peu. Les nombreux partenariats actifs dans l'organisation de ces journées sont révélateurs de l'intégration de ce patrimoine dans la mémoire collective. Lors de ces manifestations l'École de la marine marchande de Nantes prête du matériel de navigation du XIX^{e} siècle, exposé dans l'une des salles de l'ancienne École d'hydrographie. Le Musée Jules Verne, quant à lui, est là pour rappeler l'importance des techniques de

navigation dans l'œuvre romanesque de l'écrivain nantais, mais aussi pour évoquer la mémoire de Paul Verne, le frère de Jules Verne, élève de l'École d'hydrographie. La Société d'astronomie de Nantes organise, pour la première fois depuis 1887, des séances d'observation avec des télescopes et des lunettes depuis la terrasse de l'observatoire. L'observatoire fait désormais partie du paysage culturel nantais notamment en accueillant, depuis novembre 2009, des conférences grand public organisées par la Société d'astronomie de Nantes. Signe révélateur de la prise en compte de ce patrimoine, plusieurs ouvrages grand public publiés récemment sur l'histoire de Nantes évoquent l'ancien observatoire de la marine.

Si le statut patrimonial de l'observatoire semble désormais acquis, de nombreuses questions prennent une importance de plus en plus grande : faut-il faire la démarche d'inscrire ce bâtiment aux titre des monuments historiques ? Faut-il dissocier dans la question patrimoniale l'ancienne École d'hydrographie de son observatoire ? Quel doit être son avenir ? Quelle fonction donner à la tour de l'observatoire ? Lors des premières journées Portes ouvertes de l'ancien observatoire j'ai organisé un débat public sur ces questions, avec l'historienne de la marine Martine Acerra et l'historien des techniques Jean-Louis Kerouanton.

En 2000, avec la publication de mon ouvrage *Nantes au temps de ses observatoires*, j'ai proposé quelques premières réflexions sur l'avenir de ce lieu, telle la création dans l'ancienne école d'hydrographie d'un espace muséographique sur l'histoire de la navigation astronomique et la transformation de la tour de l'ancien observatoire en un observatoire d'astronomie populaire avec l'ajout d'une coupole destinée à protéger un instrument d'observation.

Ce projet n'était alors qu'un début de réflexion sur l'avenir de ce qui était déjà pour moi un patrimoine d'une grande importance. Neuf ans plus tard, le rachat des bâtiments par le groupe Ionis et l'installation de l'école Épitech dans l'ancienne École d'hydrographie ont séparé de fait cette dernière de l'observatoire. La tour de l'observatoire se retrouve ainsi enclavée sans moyen d'accès indépendant en dehors du passage par l'école Épitech. De plus, pour des raisons de sécurité, l'absence d'escalier de secours ne permet pas une ouverture permanente de la tour au public. Nous sommes donc face à un bâtiment possédant de nombreuses contraintes, pouvant exceptionnellement être ouvert au public sur des périodes de quelques jours, avec des visites limitées à 19 personnes pour respecter les règles de sécurité. Une ouverture permanente au public semble aujourd'hui inenvisageable.

3. Une mise en scène de l'ancien observatoire

Partager un « objet patrimonial » tel que celui de l'ancien observatoire de la Marine de Nantes, c'est aussi permettre au public de s'approprier à distance ce patrimoine en lui donnant des clefs de compréhension sur son histoire. La tour de l'observatoire a cette caractéristique d'être visible depuis les quais du port de Nantes et de la butte Sainte-Anne. Aujourd'hui, le passant ne prête aucune attention à cette petite tour qui ne dépasse que légèrement les toits environnants. La solution ne serait-elle pas d'y installer un « signal horaire » ? Mon travail de recherche m'a en effet fait découvrir l'existence de plusieurs signaux horaire (*time ball* en Angleterre) à partir des années 1850 dans plusieurs observatoires de la marine de France : à Cherbourg, Brest, Saint-Nazaire, Paimbœuf et Toulon. S'il n'y a probablement jamais eu de signal horaire sur l'observatoire de Nantes, il n'est cependant pas absurde d'y installer un tel système. Le rôle de ces signaux était d'offrir aux marins, depuis le pont de leurs navires, l'heure précise du midi (ou 13h pour certains observatoires, tel celui de Greenwich) et permettre ainsi de déterminer l'état des chronomètres embarqués. Il a existé plusieurs types de signaux horaires dont le plus célèbre est certainement celui de l'observatoire de la marine de Greenwich avec sa boule rouge glissant le long d'un mat. Aujourd'hui, la *Time ball* de l'Observatoire de Greenwich a une fonction attractive et touristique forte tout en donnant du sens à la fonction passée de cet établissement. Un autre exemple de l'attractivité de ces « machines temporelles » est donné avec l'horloge astronomique de Prague dont le théâtre mécanisé à chaque heure attire une foule de curieux.

L'installation d'un signal horaire sur l'ancien observatoire de la marine de Nantes, visible depuis les quais du port, pourrait être un moyen original de mise en valeur de cette tour, tout en donnant ainsi au public une première clef de lecture sur le rôle d'un établissement portuaire au XIX^{e} siècle, valorisant ainsi l'histoire maritime de Nantes. Le caractère pédagogique serait renforcé en donnant l'heure du midi par rapport au méridien de Greenwich et, quelques minutes plus tard, l'heure du midi solaire moyen du méridien de Nantes, mettant ainsi en lumière la différence d'heure d'une longitude à une autre. Ce signal horaire doit-il être une reconstitution de l'un des signaux existants au XIX^{e} siècle en France ? Une telle opération pourrait en effet être envisageable, grâce aux plans de certains signaux horaires que j'ai pu redécouvrir au Service historique de la marine de Vincennes. Cependant, l'érection d'un signal d'un type nouveau et moderne créé par un artiste tel François Delarozière, le célèbre

concepteur des « machines extraordinaires » sur l'Île de Nantes, aurait probablement plus de sens. Les « machines » de François Delarozière, dont le médiatique éléphant mécanisé, sont aujourd'hui des éléments essentiels de l'offre touristique nantaise et de la reconversion du site industriel des anciens chantiers navals du port Breton. Pour renforcer l'aspect attractif de cette machine temporelle et donner l'idée au public de venir l'observer, je propose d'installer une seconde « machine extraordinaire » à l'emplacement où le signal horaire de l'observatoire sera parfaitement visible, tel le quai des Antilles ou la Butte Sainte-Anne, non loin du Musée Jules-Verne. Cette dernière machine aurait pour objectif d'attirer le spectateur grâce à une animation mécanisée et de jouer le rôle du « doigt » indiquant la direction de la tour de l'observatoire. Un véritable spectacle mécanisé quotidien peut ainsi être mis en place avec une première machine dont le rôle est de préparer le public à l'observation de la *Time ball* de l'observatoire de la Marine. L'observatoire, en transmettant l'heure de midi avec précision, reprendrait ainsi son rôle au XIX^{e} siècle : celui d'offrir un temps de référence aux marins du port de Nantes.

Ce projet de mise en valeur de l'ancien observatoire de la Marine de Nantes est bien entendu contestable. C'est une période pleine de richesse, mais aussi empreinte de doute et d'ambiguïté sur le travail patrimonial qui se joue ainsi actuellement à Nantes.

Olivier Sauzereau
Université de Nantes, Centre François Viète

Cahiers François Viète

La revue du *Centre François Viète*
équipe de recherche en
Épistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques
de l'Université de Nantes
(EA 1161)
www.cfv.univ-nantes.fr

Les *Cahiers François Viète* publient chaque année les principales conférences du séminaire d'Histoire des sciences et des techniques du Centre. Des numéros spéciaux peuvent être consacrés à des thèmes particuliers, correspondant par exemple à des actes de colloque.

Responsable de publication - Stéphane Tirard

Comité de rédaction

Guy Boistel (Nantes) Jacques Gapaillard (Nantes)
Céline Briée (Nantes) Jean-Louis Kerouanton (Nantes)
Olivier Bruneau (Nancy) Pierre Teissier (Nantes)

Secrétaire de rédaction - Sylvie Guionnet

Numéros Parus

Série I, N°1 (1999)	L'agro-alimentaire : histoire et modernité
Série I, N°2 (2001)	Varia
Série I, N°3 (2002)	Varia
Série I, N°4 (2002)	Exobiologie, aspects historiques et épistémologiques
Série I, N°5 (2003)	Innovation et culture technique
Série I, N°6 (2003)	Varia
Série I, N°7 (2004)	François Viète. Introduction à l'Art Analytique
Série I, N°8 (2004)	« Nouvelle théorie des taches du Soleil », Esprit Pezenas
Série I, N°9-10 (2005)	Les sciences des causes passées
Série I, N°11-12 (2006)	L'événement astronomique du siècle ? Histoire sociale des passages de Vénus, 1874-1882
Série II, N°1 (2009)	Varia
Série II, N°2 (2010)	Varia

ISBN : 2-86939-233-8